

L'EXPOSITION DE PARIS

DE 1889

Prix du numéro : 50 centimes.

ABONNEMENTS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.

Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.

Journal hebdomadaire. — 6 juillet 1889.

N° 19

BUREAUX : 8, RUE SAINT-JOSEPH. — PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.

LA PUBLICATION SERA COMPLÈTE EN 40 NUMÉROS.

Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.



LE PAVILLON DE L'ALGÉRIE.

L'EXPOSITION ALGÉRIENNE A L'ESPLANADE DES INVALIDES

Un des mérites de l'Exposition universelle — qui en a tant ! — sera de présenter sous leur jour réel des manifestations artistiques dont les gravures, les aquarelles, les tableaux, les photographies ne peuvent donner qu'une impression indécise et souvent même inexacte.

Le public, en somme, n'a pas de parti pris pour ou contre telle ou telle école. Sa vision a été faussée, son éducation sophistiquée, mais il y a heureusement en lui un gros bon sens qui réagit contre les théories mesquines dont il a été saturé et qui le pousse d'instinct vers ce qui est beau, sans qu'il cherche d'ailleurs à analyser ses sentiments et ses préférences.

Les constructions élevées à l'Esplanade des Invalides, sur la partie réservée aux Colonies, l'ont ravi ; le fait n'est pas niable. Il n'ergote pas, il ne se lance pas dans d'interminables discussions sur l'esthétique ; il se contente d'admirer bouche bée, un peu étonné seulement de ne pas connaître un style — tel que le mauresque, par exemple — dont l'ensemble lui paraît autrement *joli et amusant* que l'Hôtel des Postes, la gare Saint-Lazare, l'École de Médecine, le Muséum du Jardin des Plantes, et autres casernes officielles dont les murailles sinistres distillent le pédantisme, la morgue, l'ennui et l'impuissance.

Les organisateurs de cette partie de l'Exposition ont donc coopéré — sans s'en douter, peut-être — à une excellente besogne, en mettant sous les yeux de la foule des œuvres pleines de charme, de grâce et d'originalité qui attestent la fécondité et la diversité de l'esprit humain, et qui prouvent jusqu'à l'évidence qu'une époque ni un peuple ne possèdent seuls le monopole de la beauté. En réalité — en agrandissant et en vivifiant le cadre — c'est l'idée de Viollet-le-Duc, qui avait essayé de réagir contre l'envahissement toujours croissant du néogrec, en créant ce remarquable musée du Trocadéro, où l'on trouve, moulés sur les originaux, des fragments entiers des chefs-d'œuvre dont la France regorge.

Le mépris que l'on professe à l'École des Beaux-Arts, non seulement pour notre architecture nationale, mais — en bloc — pour tout ce qui n'est ni grec, ni romain, tout au moins du temps de la renaissance italienne, limite à un cercle extrêmement étroit l'éducation des architectes. Aussi, lorsqu'on décida l'installation à l'Exposition universelle d'un pavillon algérien, le gouvernement fut-il

forcé, bon gré, mal gré, d'aller chercher des artistes possédant à fond ce merveilleux style arabe que les grands prix de Rome n'ont pu étudier à la Villa Médicis, en restaurant les nombreuses et sempiternelles ruines antiques de la Grèce et de l'Italie.

Ces merles blancs n'étaient pas faciles à dénicher, car il est fort restreint le nombre des architectes qui ont l'indépendance d'admirer un chef-d'œuvre quelle que soit son origine et le courage de reconstituer un monument conçu autrefois par un de ces Maures que « nos maîtres » traitent familièrement de sauvages. En s'adressant à MM. Albert Ballu et Marquette, le ministre des Colonies ne pouvait faire un meilleur choix, car le premier a passé cinq ans de sa vie en Afrique à relever les principaux spécimens de l'architecture arabe, et le second est, depuis longtemps, inspecteur au diocèse d'Alger.

Le Palais est situé près de la porte du Ministère des Affaires Étrangères, à l'entrée de l'Esplanade des Invalides, à gauche, en tournant le dos à la Seine.

Presque contre l'avenue centrale, se trouvent les bazars qui précèdent le Palais proprement dit et où sont installés, sous un charmant portique flanqué de deux coupoles, les industriels indigènes vêtus du pittoresque costume national. L'exubérante végétation africaine encadre à ravir les constructions et accentue l'implacabilité violente du crépi blanc des murs.

Entrons dans le pavillon.

Du vestibule qui s'ouvre, au nord, sur le quai et, à l'ouest, sur l'avenue centrale, on pénètre dans une galerie conduisant à un salon d'honneur décoré avec les raffinements d'élégance fastueuse de l'Orient. Cette galerie donne accès à trois salles d'exposition consacrées aux trois départements de notre colonie : Alger, Oran et Constantine, et à trois autres pièces de dimensions plus restreintes et disposées pour l'exportation des vins dont le commerce prend de jour en jour plus d'extension sur la côte africaine.

La façade regardant le fleuve est silhouettée d'un minaret qui est la fidèle reproduction de la Zaouia de Sidi-Abd-er-Rhaman. C'est du sommet de cette tour que le muezzin appelle les fidèles à la prière et hisse le drapeau qui annonce aux Musulmans le commencement du Ramadan.

A côté se trouve un porche à trois arcades, porche dont le plafond est imité de celui de la Mosquée de la Pêcherie. Quant à la grande coupole du vestibule, c'est celle de la Kouba de Sidi-Abd-er-Rhaman, reproduite avec la même exactitude que

l'escalier qui est celui du musée d'Alger, et qui conduit à deux loggias, traitées de façons différentes et avec des encorbellements particuliers à l'architecture algérienne. Je recommande spécialement aux délicats celle qui est tournée du côté du Pavillon des Postes et Télégraphes — qu'on n'est d'ailleurs pas obligé de regarder ; — c'est une petite merveille de proportion et d'esprit.

La grande galerie contient la carte de l'Algérie, des modèles de paquebots, des sculptures romaines et des minéraux. Les arcades qui la décorent reproduisent celles de la galerie du musée d'Alger ; le plafond et la coupole du salon officiel ont été empruntés à l'architecture de cette même ville.

Une troisième façade, quoique de moindre importance, n'est pas moins intéressante : c'est celle qui avoisine la Tunisie. Le pittoresque auvent et la porte, dont la mouluration est si délicate, proviennent de ce musée d'Alger, où l'on peut puiser sans crainte d'en tarir la source généreuse et pure.

Les proportions sont identiquement les mêmes que celles des monuments copiés, mais, dans certaines parties — pour le minaret, entre autres — l'échelle a été agrandie. Il y avait là une première difficulté qui exigeait des constructeurs une délicatesse de main toute spéciale, afin de ne pas modifier l'impression générale de cet art un peu intime ; de plus, MM. Albert Ballu et Marquette ont tenté et exécuté un tour de force dont le public ne se doute pas, et sur lequel il est juste d'attirer l'attention.

Ces messieurs ont voulu grouper, dans l'édifice qu'ils avaient à construire, les différents types de l'architecture arabe, afin d'en présenter, pour ainsi dire, toute l'essence. Sans nuire le moins du monde à l'ensemble, sans que l'œil puisse deviner les soudures, ils ont su accoler différents morceaux d'époques fort éloignées entre elles. Ainsi le Minaret et la Kouba de Sili-Abd-er-Rhaman remontent au ^{xiii}^e siècle ; la Mosquée de la Pêcherie Djama-el-Djedid, qui a inspiré certaines parties du palais, date du ^{xvi}^e siècle ; le musée d'Alger est du ^{xviii}^e, et le porche d'entrée, qui est la reproduction du tombeau du dernier dey d'Alger, est moderne.

Poussant aussi loin que possible le respect de la vérité, les architectes ont tenu à n'employer — à de rares exceptions près — que l'architecture algérienne, architecture spéciale, très particulière au pays, mais non autochtone dans le sens rigoureux du mot, car elle est le mélange hybride de l'art arabe et de l'art italien. Le style arabe pur n'est, en somme, représenté que par les plafonds du vestibule et

du salon officiel, et par la grande porte de l'avenue centrale.

La seule concession faite au programme, souvent terriblement dur, d'une Exposition, a été traitée avec une rare souplesse par les artistes; je veux parler des fenêtres.

En Orient, comme on sait, les fenêtres n'existent pour ainsi dire pas. La vie intime est strictement fermée, et l'Oriental n'aime pas qu'on regarde ce qui se passe chez lui; aussi les murs extérieurs sont-ils peu ou point percés, et les baies sont-elles pratiquées seulement sur des cours intérieures. Qu'auraient dit les visiteurs de cette stricte couleur locale? Il a donc fallu faire des fenêtres; mais elles sont si adroitement composées, les vitraux néo-arabes qu'on y a mis sont si... vraisemblables, que le critique le plus sévère remarque à peine ce léger accroc à la vérité et se trouve désarmé.

Les profils, les colorations, les sculptures, les faïences qui forment le principal ornement de la décoration, tous les moindres détails des bâtiments, ont été traités par les deux architectes avec un goût, une conscience, une science archéologique, un talent qui font regretter que cette adorable composition ne doive avoir qu'une existence éphémère.

Rien ne jure, rien ne détonne d'ailleurs dans cette partie de l'Exposition réservée aux Colonies. En une heure on peut avoir une vision rapide mais exacte de la vie algérienne.

L'architecture monumentale, artistique, officielle du Palais coudoie l'installation grossière et primitive des Kabyles.

Ces montagnards, qui habitent des régions relativement froides, se servent, pour élever leurs demeures, de terre, de bois et de tuiles qui ont beaucoup d'analogie avec les tuiles romaines. Pièces petites, obscures, mal aérées; aucune recherche de confortable ou d'enjolivement. C'est dans une de ces cahutes que se trouvent, outre les tisseuses dont j'ai parlé dans un précédent numéro, plusieurs corps d'état, des artisans, une fileuse entre autres, dont le travail régulier, presque automatique, présente sous son vrai jour cette race patiente et laborieuse.

Au milieu de la cour de la maison, grouille dans la poussière une nuée d'enfants dont je ne garantis pas la propreté, mais qui sont superbes sous les haillons bariolés dont ils couvrent leurs petits corps bronzés, et qui sont bien amusants lorsqu'ils arrachent des sous aux visiteurs, avec la sauvagerie brutale d'animaux encore mal apprivoisés.

Rien ne manque à ce décor caractéristique: ni le désordre, ni les malles de

cuir surchargées de clous de cuivre, ni les outils primitifs, ni les étoffes jetées pêle-mêle dans des coins, ni les meubles bizarrement ornés de peintures naïves.

Ce désordre, on le retrouve, mais plus luxueux, sous les tentes des tribus nomades qui nous arrivent des confins du désert. J'ai vu entassés, dans la plus étrange des promiscuités, des selles de toute beauté, des tapis admirables, des armes finement damasquinées, des broderies merveilleuses, voisinant sans vergogne avec un chaudron enfumé, une botte d'oignons et des loques malpropres.

Les habitants de ces tentes, faites d'étoffe bariolée en poils de chameaux, ne mettent aucune entrave à la curiosité des visiteurs qui — avec une effronterie de moineaux francs — furètent partout et regardent sous le nez les Arabes, qui restent impassibles. Toutefois, lorsqu'un homme se dirige vers la partie de la tente réservée aux femmes et défendue par des tentures contre les regards profanes, le maître de céans se dresse, comme mû par un ressort, et, avec une mimique expressive soulignée d'expressions gutturales, il fait comprendre à l'intrus que l'indiscrétion a des bornes, même à l'Exposition universelle.

S'il veut contempler à son aise des femmes algériennes, le visiteur peut du reste facilement contenter son désir. A quelques pas des habitations kabyles, s'élève le café maure dont le but, si ce n'est le programme, se rapproche de nos cafés-concerts.

Dans une salle ayant les proportions d'un carré long, dont les murs sont revêtus de faïences, les boiseries rehaussées de couleurs vives, les portes fermées par des tentures arabes, sont accroupis les musiciens et les danseuses. La troupe, revêtue de costumes éclatants, d'étoffes soyeuses, de voiles légers, de bijoux exotiques, chamarrée d'or et d'argent, s'enlève, en un ruissellement de couleurs, sur le fond clair de la muraille. Les femmes — beaucoup plus que les hommes — ont une immobilité indifférente et abêtie, l'aspect de ruminants qui ne pensent pas et qui regardent sans voir. Il y a là des Mauresques, des Kabyles, des Ouled-Maëls, des Soudanaises.

Chaque race danse, avec des instruments spéciaux, sur une mélodie monotone qui est plutôt un bruit rythmé qu'une mélodie nettement dessinée.

L'orchestre des Mauresques se compose de la Rebaï — sorte de petit violoncelle très court, — de la Kamandja — violon, — de la Kouïtna — guitare arabe, — du Tam — espèce de tambour de basque, — et du Darbouka — cylindre en terre cuite percé des deux bouts et dont une extré-

mité est bouchée par une peau d'âne.

Les Kabyles et les Ouled-Maëls dansent aux sons de la Gaïta — instrument qui ressemble au galoubet provençal, — et du tambourin — véritable tamis sur lequel on frappe avec la main.

Quant aux noires Soudanaises, elles se contentent du Kakeb, sorte de grandes castagnettes en fer que le virtuose (?) agite avec fureur, et du Tam-tam sur lequel un instrumentiste épileptique tape alternativement avec une longue baguette et une crosse en bois. Cet effroyable charivari a le don d'exciter les négresses, qui se trémoussent sur place, en tournant sur elles-mêmes avec plus d'entrain que de grâce. Les autres ballerines exécutent leurs pas avec beaucoup plus de calme.

Ces femmes ont des types très différents, très caractérisés.

La Soudanaise ne diffère pas sensiblement de la négresse *formulaire*: mêmes lèvres énormes, même front déprimé, mêmes cheveux laineux, même lourdeur des hanches, même aspect simiesque. Les attaches, par contre, sont fines, et les bras sont d'un beau modelé.

La Mauresque a la peau blanche, la tête petite, les extrémités assez délicates et les yeux d'un dessin superbe; mais le regard reste bovin, la taille est épaisse, les traits sont lourds. Je dois avouer du reste qu'habillée à la française, elle ne différerait sensiblement pas de certaines *honnêtes* dames dont quelques brasseries renferment, à Paris, une jolie collection. L'impression d'abrutissement et d'ennui qui se dégage de leur personne est identique.

La Kabyle, avec sa curieuse coiffure, ses mains et ses ongles peints, son léger tatouage sur le front, ses sourcils rapprochés en une seule ligne, son aspect grave, donne une tout autre impression. Les traits sont beaux et remarquablement fins, mais durs et fermés. On se sent devant un être qui ne se livre pas et qui se tient sur une défensive constante contre une civilisation qui a pu prendre son corps, mais qui n'a pas su capter son âme.

Les danses orientales n'ont aucune ressemblance, même lointaine, avec nos ballets. Dans ces pays torrides, où l'agitation doit être un supplice, on ne cherche à charmer les yeux que par des mouvements lents, des poses cadencées, des attitudes suggestives, une mimique pleine de sous-entendus et d'une troublante saveur. C'est, en tout cas, un spectacle bien curieux, bien attachant qui, dans ce milieu coloré, procure des sensations nouvelles d'une impression particulière et un peu banale.

FRANTZ JOURDAIN.



L'EXPOSITION ALGÉRIENNE : UNE FILEUSE KABYLE.

LES « POUSSE-POUSSE »

L'étonnement des visiteurs de l'Exposition n'a pas été mince en apercevant il y a quelques jours dans la section des Colonies plusieurs rangées d'élégants petits cabriolets, légèrement construits et pourvus de brancards très courts ; cet étonnement s'est accru lorsqu'on a vu ces

mignons véhicules traînés par des Annamites et faisant aux fauteuils roulants, en usage depuis l'inauguration, une sérieuse concurrence.

Ces voitures ont un nom : on les appelle des « pousse-pousse ». Vous en dire l'origine me serait véritablement impossible, bien que je l'aie patiemment cherchée et demandée à tous les échos de l'Extrême-Orient. En apparence, cette appellation semble avoir une origine française,

et cependant rien n'est moins probable, car le pousse-pousse est peu en usage dans nos possessions des mers de Chine. On n'en trouve, notamment, pas un seul à Saïgon et pas davantage à Pnom-Penh. Ils ont fait leur apparition à Hanoi et à Haïphong depuis un an environ.

C'est que, si l'on y réfléchit, ce mode de locomotion n'est pas en rapport avec nos mœurs et notre caractère. Nous nous faisons difficilement à cette idée que le rôle d'un homme, quel qu'il soit, est d'en traîner un autre, et nous nous faisons difficilement à cette idée, par contre, bien anglaise, que rien n'est plus naturel et plus logique que ce simple fait.

Après ça, vous m'objecterez sans doute que le fauteuil roulant présente les mêmes inconvénients et se prête aux mêmes critiques. Je n'y contredis pas, mais, pour mon humble part, il ne m'est arrivé qu'une seule fois de me servir de pousse-pousse.

C'était à Singapore, où le port est assez éloigné du centre de la ville. Le paquebot qui me portait, moi et ma fortune, allait lever l'ancre ; il était près de minuit et déjà le sifflet avertisseur s'était fait entendre une fois.

Il me restait donc tout au plus vingt minutes pour rejoindre le bord, et il fallait bien s'en contenter, car, selon l'usage antique et fort peu agréable, mais parfaitement justifié, le commandant eût donné, malgré mon absence, l'ordre du départ.

Un Anglais que je consultais sur les moyens de locomotion les plus rapides, me conseilla vivement de ne prendre ni fiacre, ni tramway et de héler un « pousse-pousse ».

N'ayant pas le loisir d'objecter quoi que ce soit et de discuter, je me rendis à ces raisons et je n'eus qu'à m'en féliciter, car, grâce à cette petite



PAVILLON DE L'ALGÉRIE : LA COUR INTÉRIEURE.

voiture, j'arrivai sur le quai d'embarquement bien avant le départ du paquebot.

Mais dans les Indes, comme en Chine et au Japon, les « pousse-pousse » sont presque invariablement trainés par des Chinois et des Japonais qui, à cet exercice, acquièrent des biceps qu'envieraient nos plus célèbres lutteurs de foire. De quoi ils ne se portent pas mieux d'ailleurs, car à plusieurs reprises une campagne fut faite par les Européens et les Chinois contre ce métier que l'on peut à juste titre appeler un métier de cheval et qui vaut à ceux qui s'y livrent un épuisement rapide.

En effet, malgré leurs apparences robustes, tous les traîneurs de « pousse-pousse » meurent jeunes. Mais cette campagne n'obtint jamais aucun succès. Les Anglais, pour qui le bien-être, qu'il gêne ou ne gêne pas le prochain, est la première des nécessités de la vie, la combattirent vivement et obtinrent gain de cause chaque fois.

Ainsi qu'on a pu le voir, les Annamites affectés au service des « pousse-pousse » à l'Exposition n'ont rien qui les désigne spécialement pour cette dure besogne. Chétifs et malingres comme presque tous leurs compatriotes, on a eu l'idée bizarre de leur faire faire ici, sous un climat qui ne leur est point familier, un travail qu'ils ne font pas chez eux. C'est pour le moins imprudent. Aussi leur « succès » est-il plus que douteux : ils ne « chargent » pas.

Le public, quelque envie qu'il en ait, n'ose monter dans les petits cabriolets, et nous avons



L'EXPOSITION ALGÉRIENNE : UN CAMPEMENT DE TRIBUS NOMADES.

entendu des visiteurs protester à ce propos sur l'exploitation de l'enfance!...

— Franchement, s'est même écrié hier un confrère, impossible, quand on est gros et quand on a un peu de pudeur, de monter là-dedans!

Il est évident que notre confrère Sarcey, par exemple, ferait triste figure en pousse-pousse et

je ne conseille pas à mon ami Second d'en faire autant, car alors gare les ressorts!

Mais on se trompe étrangement en prenant ces Annamites pour des enfants. Il en est peu, au contraire, qui ont moins de trente ans. Jusqu'à près de quarante ans l'Annamite conserve, en effet, une physionomie enfantine.



L'EXPOSITION ALGÉRIENNE : INTÉRIEUR D'UNE TENTE.

Néanmoins, il n'est que trop vrai que la tâche qu'on leur a confiée est au-dessus de leurs forces. Est-ce à dire qu'il ne faut pas se servir du « pousse-pousse » ? Non, mais on peut y faire monter les enfants et c'est là pour vos mioches, lecteurs et lectrices, une distraction toute trouvée.

ACHILLE BRISSAC.

LA PREMIÈRE TENTATIVE D'EXPOSITION INTERNATIONALE AU XV^e SIÈCLE

Cette tentative remonte au xv^e siècle. C'est une idée française.

L'honneur en revient à Louis XI.

M. René de Maulde a présenté sur ce sujet à l'Institut un mémoire inédit très intéressant pour notre histoire nationale.

Dans ses préoccupations et dans ses actes, Louis XI a toujours fait une large place aux questions économiques. Autant par esprit économique que par politique, il rêva l'unité des poids et mesures, peut-être même de la législation. Il brisa les compagnies permanentes pour secréter une armée de mercenaires étrangers. Lui qui aimait les habits de bure et les vieux chapeaux, on le vit, à la fin de sa vie, arborer tout à coup des étoffes de soie et d'or. En cela se montrait la coquetterie du vieux monarque, jaloux de son prestige et attentif à voiler sa défaillance, mais aussi le prince soucieux d'encourager l'industrie, le luxe et les arts.

Il prit de nombreuses mesures tendant à développer l'industrie française et à la mettre en état de lutter contre la concurrence flamande et italienne. Il appela d'Italie d'habiles ouvriers pour apprendre aux ouvriers français l'art de tisser les riches étoffes; il entreprit, à Arras, de ressusciter de toutes pièces, d'un seul coup, un centre industriel; il fit de magnifiques plantations de mûriers en Touraine et ailleurs pour l'élevage du ver à soie.

L'Angleterre entretenait avec la Flandre, les Pays-Bas, l'Italie, des relations actives et anciennes. Les industries textiles des bords du Rhin trouvaient chez elle un débouché; elle recevait d'Italie, de Lombardie, notamment, des matières premières, surtout des laines brutes. Louis XI crut rencontrer en 1470 une occasion propice pour ouvrir le marché anglais à l'industrie française, et, dans ce but, il conçut un plan des plus singuliers, que nul historien n'a indiqué. Des lettres patentes du 26 juillet 1471 l'exposent avec méthode et clarté. Résumons-les après M. de Maulde.

Ces lettres, très dignes d'attention, renferment la première manifestation d'une idée appelée à une immense extension et à des applications aussi étonnantes que fructueuses en ce qui touche le bien-être des peuples, l'idée d'une Exposition internationale pour les produits industriels.

En 1470, Louis XI profitait de la restauration de Henri VI d'Angleterre par Warwick pour négocier entre les deux couronnes un traité de « trêves, seurs estat, abstinence de guerre et entrecours de marchandises », d'une durée de dix ans. Ce traité devait comporter l'établissement entre les deux pays d'un régime de libre échange absolu : aucune taxe, pas même celle de « quaiage », ne pouvait frapper les commerçants étrangers ni leurs produits. Le roi entreprit de faire connaître à Londres les produits

français sous le couvert de l'ambassade chargée de la négociation. Il s'entendit avec les chefs de deux grandes maisons de commerce de Tours, Jean de Beaune et Jean Briçonnet, « lors riches et puissans, qui, sur ses instances et ses ordres, voulurent bien *condescendre* » (mot assez rare dans la chancellerie de Louis XI) à former une collection de produits français, épicerie, draps d'or et de soie, toiles et autres, d'une valeur de 25,000 écus, qui devait entrer en Angleterre sous la garantie de l'immunité accordée à la suite et aux bagages de l'ambassade. Il fut expressément défendu, sous peine de rébellion ou de lèse-majesté, de rien vendre, de rien distribuer, à moins d'un ordre spécial du comte de Warwick. En revanche, le roi prenait à sa charge tous les risques et s'en portait garant à l'égard des deux négociants. Ceux-ci devaient simplement « eux esvertuer à ce que les habitants dudit royaume d'Angleterre cogneussent par effect que les marchands de France estoient puissans pour les fournir comme les autres nations ».

L'envoi eut lieu dans ces conditions et arriva heureusement en Angleterre.

Pourtant, si bien conçu qu'il fût de suite, le projet échoua par des circonstances d'ordre majeur. Warwick lui porta le premier coup, en exigeant de Briçonnet 17,000 écus de marchandise et d'argent, pour faire face à la dépense des secours militaires promis à Louis XI. En même temps, on annonça le retour offensif du roi Édouard : Briçonnet se hâta de faire embarquer le reste de ses marchandises. Surpris par la rapidité des événements, les ambassadeurs eux-mêmes n'eurent que le temps de prendre le large pendant la nuit. Des Ostrelins surprirent le convoi et le capturèrent; dans cette attaque, le fils aîné de Jean de Beaune fut tué. Les ambassadeurs eurent recours au roi et ils obtinrent une indemnité de 30,000 livres. Le grand conseil, « pour épargner la foule et charge du peuple marchands et subgietz », alloua une surtaxe sur la vente du sel dans les greniers de Langue d'oc et de Langue d'oïl, laquelle, en trois ans, devait donner 27,000 livres. On imposa sous une autre forme, pour les 3,000 livres à couvrir, les pays où « les greniers n'avoient pas de cours ». Les familles Briçonnet et de Beaune trouvèrent aussi de larges compensations dans les effets de la faveur toujours croissante du roi.

LE NID DE LA TOUR EIFFEL

Sur la Tour Eiffel, une hirondelle est descendue dans un rayon de soleil.

Sur la Tour Eiffel, une hirondelle noire et blanche a posé son nid. A neuf cents pieds du sol, elle a fait son doux nid qu'elle retrouvera, sans boussole et sans guide, à chaque printemps.

A l'Exposition elle portera bonheur, la gentille hirondelle, comme elle protège, chaumière ou palais, la demeure qu'elle a choisie.

Son nid fragile et mignon couronne la plus haute cime du plus haut monument du globe : sur sa tête le nuage qui passe, le soleil qui rayonne ou l'étoile qui brille; autour d'elle, l'infini; au pied du nid aérien, le Champ de Mars avec ses palais

féeriques, ses pagodes et ses minarets, ses temples et ses villages, ses bazars et ses cafés, ses pavillons et ses boutiques, ses théâtres et ses galeries, ses ateliers et ses cabarets, ses jardins et ses fontaines, ses huttes, ses cases, ses tentes, ses maisons, ses carrefours, ses rues, ses caravanes et ses smalas, ses musiques et ses danses, ses types, ses races, ses bonzes, ses bayadères, ses jongleurs et ses guerriers, ses sauvages, ses tribus, ses peuples, ses merveilles : un prodige de mouvement et de vie, un entassement de curiosités, un fourmillement de visages étranges et de figures singulières, un vertige d'activité, une orgie de couleurs, un éblouissement de costumes bizarres, des édifices de tous les temps et de tous les pays, des toits verts, des coupoles bleues, des murailles roses, des terrasses illuminées, des faïences fines et des bois sculptés, des flèches et des clochetons, bronzes, marbres, onyx, vérandas coquettes, moucharabiés discrets, colonnades peintes et dômes d'or, la palette de l'univers entier épanchée sur le Champ de Mars, un miracle d'étonnement!

Penchant sa petite tête au bord du nid, l'hirondelle de la Tour Eiffel entendra, au milieu du vent, les carillons des cloches se mêlant aux concerts exotiques et aux musiques barbares, gongs chinois, tambours africains, flûtes océaniques, trompes malgaches, fifres annamites, taroucks sénégalais, tandis que danseront les brunes almées de Ceylan et de Java, les filles souples et bronzées du Gabon, les créoles indolentes, les beautés lascives et troublantes de Tahiti.

Elle entendra, la gentille hirondelle, le bruit confus des foules empressées dans l'enceinte énorme; elle entendra l'univers entier entonnant l'hymne superbe du travail et de la paix, de la science, des arts, du progrès et de la liberté.

De son petit nid caressé par la brise et doré par le soleil, point infime et cher dans l'immensité, elle verra les jardins enchantés du Trocadéro, plus beaux que tous ceux de l'Orient, et la Seine coulant comme un ruisseau entre deux rives fantastiques, ornées d'édifices inconnus et toutes bariolées de drapeaux éclatants. D'un côté, des collines abaissées et des villas pareilles à des jouets d'enfant; de l'autre, Paris inondé de lumière, mais comme humilié dans sa grandeur amoindrie. A ses pieds, les cinq parties du monde avec leurs produits, leurs richesses, leurs races et leurs monuments. Et c'est ainsi que, dans un jet prodigieux de lumière électrique, la petite hirondelle de la Tour Eiffel, fière et calme dans son nid aérien, abritera de son aile noire et blanche ses œufs aimés, avec le

ciel sur sa tête et le monde à ses pieds.

Si un jour la fantaisie lui prend de visiter l'Exposition, la voici descendue, sans crainte ni vertige, de son grand perchoir de fer, rasant, en un clin d'œil, d'une aile capricieuse, l'Asie, l'Afrique, l'Europe, l'Amérique et l'Océanie, les pagodes de la Chine et du Cambodge, les temples d'Egypte, les palais indiens, les tours mauresques, les minarets sacrés, les chalets tyroliens, les gourbis arabes et les maisons espagnoles. Puis, mêlant son gazouillement léger aux rumeurs formidables du Champ de Mars, elle ira se désaltérer au bord des fontaines lumineuses pour se reposer ensuite sur l'épaule d'une statue colossale ou la bonde monstrueuse du tonneau champenois.

On dit, chère hirondelle, qu'allant chercher le diner de tes petits, tu les attaches par la patte avec un bout de fil taillé dans les herbes ou les roseaux, de sorte que, si tes oisillons sortent du nid, ils restent suspendus jusqu'à ton retour, attendant leur délivrance. Choisis un fil bien solide, mère hirondelle, car elle serait terrible pour tes petits une chute de neuf cents pieds!

Sur la Tour Eiffel une hirondelle a posé hardiment son nid, son doux nid qui porte bonheur.

Lorsqu'on distribuera les récompenses de l'Exposition, je demanderai pour la bonne et vaillante hirondelle un ruban, un ruban de soie bleue que M. Eiffel attacherait à son cou, et qu'elle lui rapportera, au prochain printemps.

FULBERT-DUMONTEIL.

LES GÉNÉRATEURS ET LES MACHINES MOTRICES

Les générateurs de vapeur s'étendent sur un rectangle de 30 mètres de largeur et de 350 mètres de longueur, parallèlement à l'École militaire, entre le Palais des Machines et l'avenue Lamotte-Piquet.

Ils doivent évaporer 49,600 litres d'eau par minute au minimum et fournir 5,500 chevaux-vapeur.

Veut-on des chiffres qui permettent de se faire une idée de la valeur de ce simple renseignement? En voici :

A l'Exposition de 1855, la première où il fut donné de voir des machines en mouvement, la force motrice était de 350 chevaux; à l'Exposition de 1867, elle était de 625 chevaux; à l'Exposition de 1878, de 2,500.

Les machines motrices sont au nombre de trente-deux, fournies par trente et un exposants. La vapeur est fournie gratuitement aux propriétaires de ces machines.

Le traité passé avec l'administration porte que les machines pourront donner une force égale à 2,360 chevaux-vapeur; 235 chevaux environ sont fournis en plus sous conditions, ce qui porte à près de 2,600 chevaux la force mo-

trice disponible sur les arbres de couche du Palais des Machines.

La puissance maxima que les trente-deux machines seraient susceptibles de développer est donc supérieure à celle pour laquelle il a été traité, puisque, comme nous l'avons dit plus haut, elles pourraient être appelées à fournir 5,500 chevaux-vapeur.

Dans la répartition de la force motrice entre divers exposants, l'Administration s'est laissé guider par le désir de donner satisfaction à tous ceux qui lui ont manifesté l'intention de voir produire un travail utile à leurs machines.

La transmission principale du mouvement comprend quatre lignes d'arbres allant d'un bout à l'autre du Palais des Machines et ayant une longueur totale de 1,359^m,56.

Outre cette transmission principale, on a installé dans différentes classes de la galerie des transmissions de moindre importance. Enfin, en dehors du Palais des Machines, les galeries de l'Agriculture sont desservies par une transmission de 206^m,66 de longueur.

Toutes ces transmissions donnent une longueur totale d'arbres de couche de 1,677 mètres.

En 1855, la transmission qui donnait le mouvement aux machines exposées était formée d'un arbre unique, long de 420 mètres.

En 1867, l'arbre de transmission avait une longueur totale de 731 mètres.

En 1878, on avait établi une double ligne d'arbres de couche dont la longueur totale était de 2,176 mètres.

Les canalisations destinées au service des machines motrices et des générateurs ont nécessité, pour leur pose, la construction de deux importantes galeries souterraines placées dans le sens longitudinal du Palais et ayant l'une 350 mètres, et l'autre 179 mètres de longueur.

Ces deux galeries à plein cintre ont des sections différentes : la première a une hauteur de 1^m,90 et une largeur de 2^m,40; la seconde, 1^m,70 et 2 mètres.

Elles contiennent chacune trois tuyaux, pour l'eau froide, pour la vapeur et pour les eaux de condensation.

Des galeries secondaires transversales, également souterraines, allant des galeries principales aux différents groupes de générateurs, amènent, d'une part, l'eau froide aux chaudières, d'autre part, la vapeur de la chaudière à un tuyau de vapeur qui est divisé en sections isolées les unes des autres et alimentées chacune par un groupe.

D'autres galeries transversales en maçonnerie et des caniveaux boisés relient les galeries principales aux trente-deux machines motrices.

L'alimentation en eau froide et l'évacuation des eaux chaudes de condensation sont assurées par deux conduites en fonte de 0^m,69 placées le long de l'avenue de Suffren et aboutissant, l'une au réservoir d'eau placé sur le quai d'Orsay, l'autre à la Seine.

La longueur des galeries souterraines est de 700 mètres. La longueur totale des égouts est de 3,500 mètres; celle de la canalisation du gaz de 3,000 mètres, et celle des conduites d'eau de près de 15 kilomètres.

Veut-on encore des chiffres comparatifs?

En 1867, la surface totale mise à la disposition des exposants des machines était de 42,350 mètres; en 1878, elle était de 85,564.

A lui seul le Palais des Machines, avec ses galeries annexes, a 420 mètres de longueur et 145 de largeur, soit une superficie de 60,900

mètres. Et il faut ajouter à ce chiffre ceux que donne la surface des galeries extérieures, où un grand nombre d'autres machines-outils sont installées.

LES COLONIAUX

A L'ESPLANADE DES INVALIDES

Qui ne connaît la charmante et poétique légende arabe : Un jeune prince, amoureux des aventures, avait en sa possession un tapis doué d'une vertu merveilleuse. Il l'étalait sur la natte de sa chambre, s'y étendait paresseusement, et, fermant les yeux, se trouvait transporté dans le lieu, quelque éloigné qu'il fût, où mentalement il souhaitait d'aller.

Eh bien! tous les Parisiens, Parisiens d'habitude ou de passage, sont, en ce moment, possesseurs de ce pouvoir magique. Le talisman s'est même perfectionné, et, au lieu de la forme d'un tapis, ce qui serait encombrant, il a revêtu celle d'un ticket d'entrée à l'Exposition. A l'aide de ce petit morceau de papier, vous pénétrez dans le pays des rêves; vous êtes transporté, suivant votre caprice, du Caire aux Amériques, du Congo en Cochinchine, de Tunis à Java, de l'Annam en Algérie; vous rencontrez des Tunisiens à veste claire, des Arabes en longs burnous, des Tonkinois en veste courte, des Javanais en costume d'idoles indoues. — *Gare! gare!* c'est le coolie annamite qui passe, en robe bleue et orange, l'abat-jour de paille fine fixé sur le haut de la tête, et qui court, pieds nus, la bouche ouverte, traînant dans sa carriole historique de dragons laqués quelque flegmatique Anglais ou quelque puissante Hollandaise. — *Doum! doum!* c'est le gong du village cochinchinois qui sonne l'heure de la soupe au riz ou la fermeture des portes du campement. — *Allah il Allah!* c'est le marabout qui, du haut du minaret algérien, entonne la prière du soir. — *Tabet, tabet, taraïbé!* ce sont les bayadères de Mangcounagoro qui commencent leurs danses serpentes et leur monotone concert.

Et le visiteur ébloui, hypnotisé, ahuri, ne sait auquel entendre ni à quoi se fixer.

Arrêtons-nous aujourd'hui devant le Pavillon central des Colonies, que précède une allée bordée de huit sphinx à figure gouailleuse et grimaçante. M. Sauvestre est l'architecte de ce pavillon, et, en élevant cette construction, il a fait preuve d'un goût exquis et d'une habileté peu commune. Les toits arrondis en coupes découpent sur le ciel leurs arêtes contournées, garnies de tuiles vertes et brunes; d'heureuses réminis-

cences de mosquées, de vérandas, de pagodes, de clochetons, de dômes, évoquent une vision d'exotisme bizarre, de



KNONG. — Tirailleur annamite.

contrées lointaines et mystérieuses. Les murs couverts de peintures éclatantes semblent faits pour étinceler aux rayons du soleil des tropiques; on sent que l'artiste, doué d'un admirable talent d'assimilation, n'a point voulu reproduire un des monuments de l'architecture orientale, mais qu'il s'est inspiré de toutes les fantaisies de l'art asiatique ou africain



DANIEL. — Tirailleur cipaye.

pour composer une œuvre originale. A l'intérieur de ce pittoresque palais s'amoncellent les soieries fabuleuses, les

bouddhas aux yeux d'émail et au ventre d'or, les nattes, les tapis, les bibelots fouillés, ciselés, incrustés. Les travailleurs — y a-t-il vraiment des gens qui songent à travailler à l'Exposition? — y trouveront des documents, des tableaux statistiques, des chiffres, des renseignements de toutes sortes sur nos colonies, leur administration, leurs établissements pénitentiaires et autres; on y a réuni les graines, les fruits, les produits coloniaux de tout genre, et il se dégage de cet immense bazar cette vague odeur de vanille, de musc et d'essence de rose qui est le parfum caractéristique des pays d'Orient.

Mais la véritable attraction est au dehors; autour du Pavillon central des Colonies se groupent des campements



DRAMENDAË. — Clairon de tirailleurs sénégalais.

d'indigènes qui forment la plus intéressante et la plus complète exposition ethnographique que l'on puisse rêver. Voici les vastes tentes à rayures brunes sous lesquelles s'abritent les familles arabes; les hommes, immobiles et impassibles, sont étendus paresseusement sur leurs nattes; les femmes, dissimulées derrière une draperie, ne sont visibles *que pour les dames seulement*. Chose singulière, le bruit s'est répandu, je ne sais comment, que ces Arabes étaient des Touaregs retenus prisonniers depuis le massacre de la mission Flatters, et que le gouverneur de l'Algérie avait envoyés à l'Exposition avec armes et bagages. Ces braves gens profitent de cette légende: on leur trouve l'allure féroce et inquiète de loups pris au piège; on admire fort leur grand air d'indicible mépris. Il faut

en rabattre: il y a bien à Alger des prisonniers touaregs, et il a été en effet question de les faire figurer aux Invalides,



LOUIS. — Caporal de tirailleurs tamataves.

mais un sentiment de convenance envers des ennemis vaincus a empêché l'exécution de ce projet. Les Arabes que nous voyons là sont de braves gens de Tebessa, enchantés d'être en France et de gagner de bonnes journées, — les sous et les pièces blanches pleuvant dans leur escarcelle.

Le chef d'une de ces familles s'appelle



BRAMENDAO. — Sergent de tirailleurs sénégalais.

Abdalla-ben-Admed, et l'autre se nomme Mohamed-ben-Ali.

(A suivre.)

G. LENÔTRE.

ri-
es-
es,

rs
u-
us
e-
de
et
ur
lle

ae



LE DOME CENTRAL DU PALAIS DE L'EXPOSITION.

Ayuntamiento de Madrid

